

Book Reviews / Compte rendus

Studies in Religion / Sciences Religieuses

1–5

© The Author(s) / Le(s) auteur(s), 2021
Article reuse guidelines/

Directives de réutilisation des articles:

sagepub.com/journals-permissions

DOI: 10.1177/00084298211028487

journals.sagepub.com/home/sr

Juifs et protestants / Entre affinités électives et dialogue impossible

Laurence Guillon, Heidi Knörzer et Katja Schubert (dir.)

Louvain-la-Neuve : EME éditions, 2020. 321 p.

Le projet de ce livre consiste à réfléchir sur cette question épineuse et qui mérite, une fois de plus que l'on s'y attarde, qui est celle des relations entre protestants et juifs, plus précisément en Europe. Treize contributions de chercheurs européens, francophones (France, Belgique) et germanophones (Allemagne, Suisse), dont trois articles de l'ensemble sont traduits de l'allemand, reprennent de nombreux éléments de l'historiographie contemporaine dans les deux langues mentionnées, mais en y ajoutant des éléments d'érudition et de réflexion qui méritent que l'on s'y attarde. Nous tenterons de présenter une synthèse, mais toujours inadéquate quant aux divers développements des articles proposés.

Le premier article, intitulé « Luther antijuif et héros national », de Lucie Kaennel, précise davantage son champ de recherche dans son sous-titre, « Lecture croisée d'une double instrumentalisation dans la construction de l'identité allemande », car il s'agit bien ici d'un travail fondé sur l'histoire de la réception (*Wirkungsgeschichte*) de Luther, à la fois comme théologien et traducteur de la Bible, ainsi que sur la perception de ses contemporains et de ses poursuivants. Tout d'abord, y est exposé très clairement la traduction de la Bible par Luther dans le contexte qui est le sien, par ses choix de traductions qui visent « le plus grand nombre », donc dans une langue que le Réformateur choisit d'emblée comme « normative ». Luther apparaîtra graduellement comme l'incarnation d'une « conscience nationale » ou encore de l'« essence allemande », voire même comme un « instrument de Dieu ». Ce que l'auteur considère comme des récupérations et des dérives politiques, qui ont longuement exploité un antisémitisme fervent et meurtrier ayant débordé et de loin l'antijudaïsme, furent en tout ou en partie inspirées par les *Judenschriften*, écrits apologetiques et controversés de Luther à l'égard du judaïsme et des juifs.

Hubert Guicharousse pose la question du dialogue impossible entre Luther et Josel de Rosheim (1476[?]-1554), à propos de son premier texte sur le judaïsme, *Que Jésus-Christ est né juif*, publié en 1523. Josel de Rosheim, le grand défenseur des communautés

juives du Saint Empire, fut plutôt enthousiaste à la lecture de ce texte, partageant certaines critiques virulentes du Réformateur vis-à-vis de la théologie catholique à l'égard du judaïsme. L'auteur précise que la Réforme protestante, en particulier, luthérienne a changé la donne pour nombre de juifs du Saint Empire qui y voyaient une ère nouvelle, malgré les ambiguïtés du texte, et en particulier pour certains des plus radicaux qui voulaient se libérer de la tyrannie du catholicisme dominant. Par contre, les tentatives de rencontres et de dialogues entre les deux hommes se sont soldées par des échecs, car Luther refusait de rencontrer Josel de Rosheim, pour des raisons visiblement théologiques puisqu'il attendit en vain la conversion des juifs, ce qu'il ne manqua pas de faire remarquer dans un texte acerbe et violent : *Des juifs et leurs mensonges*, publié en 1543.

L'article de Sebastian Molter complète le précédent en approfondissant l'analyse des relations avec les juifs par le biais des théologiens Wolfgang Capiton (1478–1541) et Martin Bucer (1491–1551). Les deux théologiens strasbourgeois ont pris des voies divergentes par rapport au judaïsme : alors que Capiton tenta d'innover, Bucer prit ses distances ; ils ne furent pas les seuls, parmi les réformateurs, – par exemple : Andreas Osiander (1498–1552) – à discuter, en particulier, sur le statut juridique des juifs dans le Saint-Empire. L'auteur développe en commentant deux textes : le commentaire sur le livre d'Osée (1528) (*Enarrationes in Habacuc et Hoseam Prophetas*) de Capiton et le *Judenratsschlag* (1538) de Bucer, deux ouvrages qui discutent des relations avec les juifs sous l'angle théologique et aussi juridique. Tandis que Capiton considère que l'exégèse juive médiévale peut être tout à fait compatible avec l'interprétation chrétienne, Bucer est d'avis que le christianisme se substitue au judaïsme et, par conséquent, que la présence des juifs ne peut être tolérée que sous conditions, dont interdiction du Talmud, la construction de synagogues, etc.

Silvia Richter traite de la question du dialogue judéo-allemand entre le philosophe Moses Mendelssohn (1729–1786 ; *Moses Mendelssohn et les début du dialogue judéo-allemand*) et le monde intellectuel de son époque influencée par les Lumières dans une Prusse protestante, considérée alors comme plus libérale. La relation entre Gotthold Lessing (1729–1781) et Mendelssohn, fort connue, par ailleurs, est ici abordée sous l'aspect de l'émancipation des juifs que Lessing met en évidence dans sa pièce *Les juifs* (1749), mais aussi de son ambivalence lorsqu'il considérait le judaïsme comme archaïque face au christianisme, en s'appuyant sur les valeurs intellectuelles et humaines de Mendelssohn qu'il admirait.

Katja Schubert approfondit certaines dimensions du travail de Lessing, au niveau de son intérêt pour la théologie protestante et certaines idées des Lumières, mais aussi comme créateur du juif *Nathan* au théâtre, personnage qui lui permettra de discuter de ses idées considérées « hérétiques » par les milieux conservateurs. Il prendra donc ses distances vis-à-vis de tous ces débats en interrogeant, par un personnage de sa création, la question de la révélation de Dieu dans le monde concret et sa place au cœur de l'homme. De plus, la pièce *Nathan* inversera les rôles en donnant au juif une image positive de droiture contre des chrétiens, mais ce personnage, juif en occurrence, devient paradoxal puisque dorénavant dépourvu de sa judéité afin d'embrasser l'universalisme des Lumières.

Immanuel Clemens Schmidt, dans « Historiographie et conversion séculière/Préfigurations protestantes de l'œuvre d'Isaak Markus Jost », commente, en premier lieu, une des œuvres importantes de l'historiographie protestante sur les juifs qu'est l'*Histoire des Juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent* du pasteur Jacques Banage (1653–1723), ouvrage publié à Amsterdam en 1706 / 1707 (5 volumes). L'auteur s'oppose à l'idée, plutôt répandue dans le milieu des historiens, que Banage ait pu éprouver de la sympathie vis-à-vis la souffrance des juifs bien qu'il ait établi une forte identification avec les persécutions huguenotes en France ; la disjonction entre les martyrologies reposerait sur l'incompréhension de Banage quant à la persistance des juifs à « revendiquer le statut de peuple élu et à conserver leurs espoirs », ce qui empêchait alors toute conversion au christianisme. Le parcours d'Isaak Markus Jost (1793–1860), auteur de l'*Histoire des Israélites*, est tout autre, ne serait-ce déjà que par ses origines juives et sa formation empreinte des Lumières. Son récit du judaïsme, selon l'auteur, est cependant empreint de cet idéal que seules la conversion au christianisme ou encore l'adhésion à la modernité telle que décrite par Jost peuvent représenter des chemins d'avenir pour le judaïsme.

Jean-Philippe Schreiber (« La conjoncture réformatrice d'Élie-Aristide Astruc et sa parenté intellectuelle avec Ferdinand Buisson »), en introduction, fait référence à l'hypothèse de l'historien Patrick Cabanel d'une conjoncture réformatrice qui aurait duré de 1860 à 1870 entre le protestantisme et le judaïsme français. C'est par le rabbin libéral Élie-Aristide Astruc (1831–1905) et le philosophe protestant Ferdinand Buisson (1841–1932) qu'un dialogue s'amorce lorsque s'entrecroisent des œuvres partageant quelques questions communes, empreintes d'un libéralisme à la fois rationaliste et universaliste. L'auteur démontre, avec une documentation précise à l'appui, que les divergences entre Astruc et Buisson n'étaient pas substantielles ; les nombreux débats soulevés par leurs pensées ont particulièrement enrichi les positions libérales sur les questions religieuses, ainsi que politique.

Heidi Knörzer démontre, sous un long titre (« Juifs et protestants dans l'*Unparteiische Universal-Kirchenzeitung für die Geistlichkeit und die gebildete Weltklasse* des protestantischen, katholischen und israelitischen Deutschlands/Revue ecclésiastique universelle pour le clergé et les personnes de haut niveau intellectuel de l'Allemagne protestante, catholique et israélite »), l'étendue des débats au sein de cette revue fondée en 1837 par l'écrivain allemand J.V.P. von Hoenighaus. La période de 1830 à 1848 (*Vormärz*) fut propice aux rapprochements entre catholiques et protestants, et aussi au développement d'une forme de religion naturelle inspirée des Lumières. Par contre, dans la même période se manifestèrent des résurgences d'antagonismes violents entre chrétiens et une très forte hostilité contre les juifs qui furent pourtant émancipés sous Napoléon. Hoenighaus, qui fut à l'origine protestant, devint catholique romain, tout en prônant une forme d'œcuménisme qui consistait en un retour des protestants à l'« Église-mère », projet qui se buta à un refus massif des protestants. Selon l'écrivain, l'adhésion à ce projet pouvait assurer une paix durable entre chrétiens. Toutefois, cette revue garda le cap vers l'essentiel qui consistait en un dialogue inter-religieux tout à fait inédit pour cette époque ; d'ailleurs, le Vatican et le protestantisme prussien ne s'y sont pas trompés en interdisant cette revue.

C'est de Victor Klemperer (1880–1960) dont il s'agit dans cet article de Anne D. Peiter (« Une vie 'en bigamie confessionnelle' / L'identité religieuse de Victor

Klemperer entre judaïsme et protestantisme sur fond de ‘germanité’ ») et plus exactement de l’analyse d’un des nombreux journaux publiés par Klemperer, le *Curriculum Vitae 1881–1918*, paru en allemand, en 1996, non traduit en français. Ce livre, écrit sous le régime nazi, alors que Klemperer, étant juif, ne pouvait plus accéder à la bibliothèque de Dresde à cause des lois raciales, « représente la tentative de l’auteur de résister aux attributions racistes » mises en place par le régime nazi. Klemperer considérait, dans sa définition de lui-même, qu’il avait toujours été dans une double appartenances, à la fois comme juif et protestant, ce qu’il qualifiait lui-même de « bigamie », en y ajoutant un attachement profond à la « Deuschtum », c’est-à-dire à la culture allemande. D’ailleurs, l’écrivain mentionne le fait que son père, rabbin/prédicateur adhéra à la *Jüdische Reformgemeinde* de Berlin, ce qui fit que sa famille se trouvait identifiée à une communauté religieuse minoritaire, à la fois juive et protestante, du moins par les rites. L’auteur développe son argumentation par des passages ciblés de *Curriculum Vitae* qui traduisent une tension intérieure très vive de la part de Klemperer, mais qui eut sa « résolution » par son passage du judaïsme au protestantisme en 1903, au cours de son baptême. Toutefois, et cela est clair dans son récit, l’adhésion à la nouvelle Église n’était pas véritablement intériorisée, ce qui entraîna, plus tard, un retour au judaïsme, non sans ambiguïtés, car il était sceptique vis-à-vis de la foi en Yahvé ; d’ailleurs, il se déclara ultérieurement athée.

David Vincent traite du « Développement du sionisme chrétien en Europe francophone (XVIIe–XXe siècles) », dont, en effet, la bibliographie en français reste lacunaire. Fort justement, l’auteur précise que le « sionisme chrétien », principalement protestant évangélique, qui s’affirme, ici, sous ses aspects théologiques et spirituels, n’en est pas moins politique. Ainsi, trois modèles de sionismes sont ici bien décrits : le sionisme électif inspiré de Gn 17, 7-8 et de Rm 9-11, le sionisme eschatologique, à fortes tendances apocalyptiques inspirées de certains prophètes dont Ezéchiel, Daniel, et l’Apocalypse de Jean et le sionisme de la théologie de la prospérité, citant principalement Gn 12,3. Trois grandes figures protestantes illustrent ces différentes sensibilités : Isaac de Lapeyrère (1596[?]-1676) et Pierre Jurieu (1637–1713), qui étaient convaincus que les juifs « convertis » au christianisme reviendraient en Terre promise ; John Nelson Darby (1800–1882), théologien anglais et aussi francophone, pour sa part, dissociera la christianisation des juifs de leur retour en Israël. Au cours de XX^e siècle, surtout après la Seconde guerre mondiale, l’auteur souligne les contributions de théologiens protestants et juifs, comme Claude Duvernoy (1929–2016), Jacques Ellul (1912–1994) et Fadiev Lovsky (1914–2015), à ce courant sioniste chrétien qui s’exprime dans la revue *Foi et Vie*. Les deux intellectuels juifs Jules Isaac (1877–1963) et surtout André Neher (1914–1988) ont apporté leurs fortes convictions aux dialogues entre juifs et chrétiens. Le XXI^e siècle y est abordé sommairement, mais l’aspect politique du sionisme chrétien évangélique conservateur, issu du monde anglophone, corrobore les diverses tendances décrites plus haut.

La résistance de trois pasteurs français, Freddy Durrelman (1881–1944), Elie Gounelle (1865-1950) et Wilfred Monod (1867–1943), fondateur de la Cause pour le premier et animateurs du Christianisme social pour les deux suivants, est au cœur de l’article de l’historien Patrick Cabanel, « Trois pasteurs français face à l’antisémitisme nazi (1933–1939) ». Bien qu’opposés théologiquement, ces trois pasteurs ont fait front commun dès

1933 contre les exactions nazies vis-à-vis des juifs en Allemagne. Durrleman affirma très tôt son lien spirituel et théologique, ainsi que sa reconnaissance au peuple d'Israël, tout en invoquant, dans ces circonstances tragiques, les droits de l'homme ; il a d'ailleurs été incarcéré par les Nazis à cause de son soutien à la Résistance. Quant à Elie Gounelle et Wilfred Monod, leur virulence ne manquait jamais d'arguments contre le racisme et l'antisémitisme et c'est la *Revue du Christianisme social* qui diffusa leurs idées dès 1933.

Dominique Trimbur, de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, ouvre une question sensible qui est celle des réparations dans « Quelques protestants ouest-allemands face à la problématique des réparations et des relations avec Israël (1945–1956) ». Comme l'auteur le remarque, les Églises protestantes allemandes, avec quelques nuances il est vrai (Dietrich Bonhoeffer [1906–1945], l'Église confessante et quelques autres théologiens), professaient une complète obéissance à l'autorité nazie et un antisémitisme sans entrave. Après 1945, les théologiens prenant conscience de la Shoah ne pouvaient plus revenir au principe de substitution et à un antijudaïsme qui exigeait la conversion des juifs au christianisme, mais la question des réparations à accorder aux juifs divisa la société allemande. Après la création d'Israël, quelques théologiens ne cachent pas leur enthousiasme, voyant en cet État naissant un nouvel âge messianique ; ainsi, les protestants seront en général favorables aux réparations. Une personnalité comme celle de Franz Böhm (1895–1977) a été déterminante à cet égard, comme le fut celle d'Erich Lüth (1902–1989) qui œuvra au rapprochement entre la RFA et Israël ; d'ailleurs, les relations diplomatiques entre les deux pays (RFA-Israël) ont été définitivement établies en 1965.

Laurence Guillon évoque dans « Des protestants bâtisseurs de synagogues : l'Aktion Sühnezeichen et la synagogue de la Fraternité à Villeurbanne », certains aspects de l'idée de réparation comme signe de « repentance » par de jeunes protestants allemands entre 1962 et 1964. Tout d'abord, l'auteur décrit le contexte dans lequel fut créé, en 1958, l'*Aktion Sühnezeichen* par Lothar Kreyssig (1898–1986), résistant allemand de la première heure et membre de l'Église confessante, résidant en RDA et Franz von Hammerstein (1921–2011), théologien protestant, issu d'une famille de résistants et pionnier du dialogue judéo-chrétien, résidant en RFA. Le but de l'*Aktion Sühnezeichen* consistait en la reconstruction là où les nazis avaient tout détruit, mais cette association collabora également à diverses tentatives de réconciliation, notamment en France, où ses membres ont travaillé à construction de l'Église de la Réconciliation à Taizé, inaugurée en août 1962. Les jeunes volontaires lors de la construction de la synagogue de Villeurbanne, première synagogue construite par des chrétiens, ont appris à connaître la communauté juive locale, constituée vers 1930, de juifs fuyant les persécutions nazies et, dès 1960, de juifs séfarades venus d'Algérie. Ces rencontres, par divers témoignages, ont profondément marqué les uns et les autres en ces temps où les Allemands n'étaient pas les bienvenus en France.

Michel Clément
Sélestat